

Un prince et une chaussure: où est-elle la princesse?; le "complexe de Cendrillon" dans la science politique cinquante ans après

Tarchi, Marco

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Tarchi, M. (2017). Un prince et une chaussure: où est-elle la princesse?; le "complexe de Cendrillon" dans la science politique cinquante ans après. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 17(4), 491-516. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-56315-3>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

Un prince et une chaussure : où est-elle la princesse ? Le « complexe de Cendrillon » dans la science politique cinquante ans après

MARCO TARCHI
(Università degli Studi di Firenze)

L'étude du populisme entre complexes et refoulés

La formule proposée par Isaiah Berlin pour dénoncer l'impasse dans laquelle versait le débat sur la notion de populisme au lendemain du colloque intitulé « To define populism » qui s'était tenu à la London School of Economics du 19 au 21 mai 1967 est bien connue par tous ceux qui s'intéressent au sujet en milieu scientifique. Le philosophe libéral anglais avait, en cette occasion, parlé d'un « complexe de Cendrillon » qui pesait sur ce domaine d'études, en précisant comme suit sa conviction:

« [Par cette formule] j'entends ce qui suit : qu'il existe une chaussure – le mot 'populisme' – pour laquelle il existe quelque part un pied. Il y a tout genre de pieds qui à *peu près* s'y adaptent, mais nous ne devons pas nous faire tromper par ces pieds qui à *peu près* s'y adaptent. Le prince est toujours à la recherche, avec sa chaussure; et quelque part, nous en sommes sûrs, nous attend un limbe appelé 'populisme' pur. Voici le noyau du populisme, son essence. »¹.

Le caractère raisonnable d'un tel avertissement, et l'autorité de celui qui le formulait, ont contribué à ralentir les efforts pour donner du populisme une définition exhaustive et partagée par l'ensemble de la communauté scientifique; mais, d'un autre côté, l'espoir de parvenir à un accord sur la détection de ses traits essentiels ne s'est nullement éteint et a donné lieu à un débat aujourd'hui particulièrement vif, dont les enjeux ne demeurent pas moins semblables à ceux qui avaient été fixés dans les années 1960, voire auparavant. Il est donc temps de vérifier si ce complexe continue à entraver les efforts des spécialistes et, le cas échéant, en quelle mesure, et d'opérer une récapitulation des résultats que ces efforts ont permis d'obtenir au cours des cinquante ans qui nous séparent désormais du colloque de Londres.

¹ Cité dans John B. Allcock, « 'Populism' : A Brief Biography », *Sociology*, vol. V, no. 3, septembre 1971, p. 385, et repris par Margaret Canovan, *Populism*, Junction, London, 1981, p. 7.

À cet effet, on peut partir d'une interrogation, et d'une remarque qui s'y rattache. Dans la métaphore proposée par Berlin, la chaussure possédée par le prince désignait un *mot* ou un *objet*? Pour le dire en d'autres termes, la formule en réalité ne recelait pas un seul problème, mais deux: d'un côté, la recherche de l'*essence* du populisme (la chaussure); de l'autre côté, l'individuation des *phénomènes* qui incarnent le populisme (le pied). Deux domaines différents et autonomes, quoique strictement liés, en étaient donc concernés: la réflexion théorique et l'observation empirique.

De 1967 à nos jours, les deux pistes de recherche ont procédé sur des voies séparées, qui se sont croisées de temps en temps, mais, dans la plupart des cas, ont suivi des parcours indépendants; ce qui n'a pas favorisé, de manière générale, le cumul des connaissances et a suscité, au contraire, beaucoup d'incompréhensions et d'équivoques. Cependant, dans chacun des deux domaines se sont dessinées des lignes et des coordonnées qui peuvent aider à surmonter l'impasse décrite par Berlin. Nous pourrions en établir ici un sommaire catalogue, mais tout d'abord nous devons désigner l'obstacle majeur qui risque toujours d'entraver la recherche de la solution du problème auquel nous devons faire face.

Puisque Berlin a parlé d'un *complexe*, en prenant au sérieux la signification du mot qu'il a choisi d'employer, il est légitime de se poser une question fondamentale : est-ce que ce complexe a quelque chose à voir, dans cette métaphore psychologique, avec un *refoulé*? La leçon de la psychanalyse nous autorise à explorer cette hypothèse, et à nous demander quelle pourrait être la substance de ce refoulé, dont il faudrait se débarrasser avant de pouvoir dépasser les conditionnements liés au complexe découvert et dénoncé. Suivant une suggestion de Margaret Canovan dans son livre *Populism*, on peut avancer l'hypothèse que ce refoulé corresponde à l'incapacité d'une large majorité des chercheurs de s'émanciper du préjugé qui consiste à se refuser de considérer le populisme comme un objet normal et ordinaire d'analyse, aussi bien sur le plan théorique que sur celui de la phénoménologie politique. La leçon de Max Weber sur la *Wertfreiheit* en tant que qualité nécessaire du savant, surtout là où elle stipule que « la politique ne convient pas à l'enseignant, surtout quand il s'occupe de politique d'un point de vue scientifique, et en ce cas-là plus que jamais, car la prise de position politique et l'analyse scientifique sont deux choses différentes »², serait ici la bienvenue.

On a en effet souvent attribué au populisme un caractère extraordinaire qui ne lui convient aucunement, comme l'observation de la réalité politique nous le confirme au quotidien. On lui a nié l'inclusion dans le domaine des

² Voir Max Weber, *Le savant et le politique*, La Découverte, Paris, 2005; la citation est ici reprise d'une traduction italienne: *La scienza come professione. La politica come professione*, Einaudi, Torino, 2004, p. 29.

courants politiques significatifs de notre époque, en arguant de l'absence d'une formulation organique et cohérente des fondements sur lesquels il repose. On a considéré ses manifestations concrètes à l'intérieur des systèmes politiques – aussi bien démocratiques qu'autoritaires – comme autant de bizarres parenthèses, destinées à se refermer rapidement, sans laisser de traces importantes. On lui a appliqué un vocabulaire médical, en se bornant à le considérer comme une maladie dont on devait cerner les symptômes afin de pouvoir soigner, grâce à des médicaments appropriés, les patients qui en étaient affectés. Et parfois – pas si rarement – on est arrivé au point de nier son existence, en proposant de rayer son nom du dictionnaire idéal de la politique et de le substituer par d'autres mots et notions : antipolitique, démagogie, radicalisme démocratique etc. Ou bien on l'a réduit au rang d'un masque, d'un outil cosmétique utilisé pour cacher la vraie nature des phénomènes qu'on aurait désigné sous le couvert de son nom (en général, l'extrême droite).

Or, si l'on veut réellement surmonter le complexe de Cendrillon dont nous a parlé Isaiah Berlin, c'est de ce refoulé, et de ces préjugés, qu'il faut se débarrasser. Sans évidemment mettre en cause les croyances et les préférences politiques de chaque chercheur, il faut se résoudre (ou résigner) à prendre le populisme au sérieux et, lorsqu'on se propose de l'étudier, il faut lui appliquer la même approche qu'on réserve à tous les autres sujets de recherche. C'est-à-dire que, avant de prononcer des jugements, quels qu'ils soient, sur ses manifestations, il faut les observer objectivement, les connaître en leur intégralité, les analyser à fond.

C'est ce qu'a fait, au cours des dernières décennies, un certain nombre de politologues, de sociologues, d'historiens des phénomènes et des doctrines politiques. Et ce que nous nous proposons de faire ici c'est, tout simplement, d'évoquer sous une forme synthétique les parcours de recherche qu'ils ont ouvert.

Un premier parcours, d'ordre théorique, a permis de préciser les coordonnées essentielles du phénomène et de mieux en saisir la nature, en se rapprochant de cette définition partagée par la communauté scientifique dans son ensemble qui était le but avoué des participants au colloque de la London School of Economics dont, en quelque sorte, nous célébrons aujourd'hui le cinquantenaire.

Grâce aux progrès obtenus dans ce domaine, c'est-à-dire à une notion mieux définie de populisme, un deuxième parcours a permis à d'autres chercheurs (et parfois aux mêmes) d'avancer dans l'étude des caractéristiques des partis, des mouvements et des personnalités politiques auxquels on peut légitimement appliquer l'étiquette de populistes dans un sens authentiquement scientifique et non exclusivement polémique et diffamatoire, en parvenant à envisager l'existence, du moins potentielle, d'une véritable « famille spirituelle

de partis » populistes – ramifiée, diversifiée et parfois litigieuse – dans le sens que Stein Rokkan a attribué à cette formule³.

Il est impossible, ici, de dresser une liste exhaustive de tous les chercheurs qui ont contribué à cette avancée des connaissances. On peut néanmoins mentionner quelques-uns des domaines où leurs acquis ont été plus significatifs, comme, du côté théorique, la discussion sur l'essence du phénomène (idéologie, style politique, mentalité), l'individuation des différentes significations attribuées, en son sein, à la notion de peuple et la relation avec la démocratie, et, du côté de la recherche empirique, la comparaison entre les différents visages du populisme selon sa localisation géographique (Europe de l'Ouest et de l'Est, Amérique du Sud et du Nord, Asie, Afrique, Océanie), le rapport de ses manifestations avec les nouveaux clivages socio-culturels (immigration, multiculturalisme, effets économiques de la globalisation, rapports États nationaux-Union Européenne etc.), l'élaboration d'une typologie des formes partisans du phénomène (national-populisme, libéral-populisme etc.).

Certains de ces domaines méritent une exploration moins superficielle. C'est à cet effort que nous allons consacrer les prochains paragraphes de cet article.

Idéologie, style politique ou mentalité ?

Le caractère polysémique du populisme, ainsi que son amplitude géographique et chronologique⁴, ont amené beaucoup de chercheurs à en souligner l'hétérogénéité bien plus que les origines communes. On sait qu'il s'est présenté tour à tour sous des habits différents, prenant forme dans des mouvements, des régimes, des styles de discours, des stratégies rhétoriques, des états d'âme et des attitudes psychologiques variées, et qu'on lui a attribué aussi la propriété du caméléon de s'adapter à une large gamme de contextes, en transgressant la ligne de démarcation habituelle entre la droite et la gauche⁵. Cette vocation synthétique paradoxale a été souvent interprétée comme un symptôme d'incongruité conceptuelle, et parmi les auteurs qui ont invité à redéfinir les contours de la notion, certains en sont même venus à se demander s'il ne serait pas pertinent de dire que « la 'populisme' n'est qu'une entité fictive, qu'il serait vain de chercher à saisir »⁶. On a d'ailleurs également écrit

³ Voir Cas Mudde, *Populist Radical Right Parties in Europe*, Cambridge University Press, Cambridge 2007.

⁴ Ce caractère avait déjà été souligné par Peter Worsley, « The Concept of Populism », in Ghita Ionescu, Ernest Gellner (éds), *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1969, pp. 212-250.

⁵ Voir à ce propos Paul Taggart, *Populism*, Open University Press, Philadelphia Pa., 2000, p. 4.

⁶ Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste*, Berg International, Paris, 2002, p. 79.

que les définitions ne sont que « des formules heureuses dont les étudiants font trésor mais que d'autres spécialistes s'empressent de disqualifier », et que le populisme « se comprend sans doute mieux dans la lumière brouillonne des formes accumulées qu'il a revêtues dans le temps et dans l'espace que par une synthèse intellectuelle forcément simplificatrice »⁷.

On mesure déjà le caractère outrancier d'affirmations de ce genre lorsqu'on constate que ce concept « introuvable » a fait et continue de faire l'objet de nombreuses recherches menées par des chercheurs qui persistent à lui consacrer leurs énergies intellectuelles. On peut donc les considérer comme des provocations résultant de l'insatisfaction provoquée par la tendance des médias à gonfler l'usage d'un concept jusqu'à en déformer le sens; mais il ne faut pas les prendre à la lettre. Le populisme n'est certes pas historiquement identifié à un type homogène de régime politique, on ne trouve pas le même contenu dans tous les mouvements qui en ont véhiculé les propositions, et on ne peut pas non plus le ramener à une vision cohérente du monde, selon les canons d'une *Weltanschauung* classique, ni même à un programme politique que partageraient intégralement tous ses partisans, mais tout cela ne doit pas nous empêcher d'essayer d'en donner une définition unitaire. La conviction de Paul Taggart selon laquelle il possède « beaucoup des attributs d'une idéologie, mais pas tous »⁸ peut elle-même être utilisée pour démontrer que le populisme possède un noyau visible, une âme, un cœur qui comprend des « caractères récurrents dans le temps et dans l'espace qui le font ressembler à une idéologie »⁹. Ce noyau peut être appréhendé, même si certains de ses éléments stylistiques ou substantiels peuvent être utilisés à des fins purement instrumentales par des sujets éloignés de ses convictions profondes et engagés dans des pratiques ou des programmes qui lui sont en substance étrangers. Comme cela est arrivé à beaucoup de doctrines rivales, à commencer par la démocratie, le libéralisme ou le socialisme, le populisme a été l'objet de formulations contradictoires et s'est incarné dans des tendances discordantes, mais cela ne l'empêche pas de constituer l'un des courants politiques qui ont exercé une influence significative dans l'époque contemporaine.

C'est précisément cette capacité d'impact dans le domaine de la praxis qui a conduit la communauté scientifique à s'impliquer à plusieurs reprises dans la tentative d'élaborer une définition du phénomène capable de rendre compte à la fois de son fond unitaire et de la polysémie qui lui est propre.

Nous avons déjà cité le premier effort dans cette direction, entrepris lors du symposium de Londres de 1967, organisé par la revue *Government and*

⁷ Guy Hermet, *Les populismes dans le monde*, Fayard, Paris, 2001, p. 53.

⁸ Paul Taggart, *Populism*, cit., p. 6.

⁹ Loris Zanatta, « Il populismo. Sul nucleo forte di un'ideologia debole », *Polis*, vol. XVI, no. 2, août 2002, pp. 263-264; voir aussi, de cet auteur, *Il populismo*, Carocci, Roma, 2013.

Opposition. À l'époque, le terme « populisme » s'était déjà affirmé dans le vocabulaire des sciences sociales, soit pour analyser les expériences d'intégration politique des masses survenues dans plusieurs pays du Tiers-monde après la fin de la période coloniale, presque toujours dans le cadre de régimes autoritaires, soit pour décrire certaines tendances typiques des systèmes pluralistes, à commencer par celui des États-Unis d'Amérique. Constatant ironiquement qu'en dépit de son caractère « insaisissable et protéiforme », le populisme remplaçait désormais le communisme dans le rôle du spectre destiné à hanter le monde, les organisateurs du colloque se demandaient si le terme en question désignait bien un seul et unique phénomène et si, en ce cas, il fallait le cataloguer comme une idéologie, comme un mouvement, comme une mentalité résultant d'une situation sociale particulière ou comme une prédisposition psychologique¹⁰. Les réponses des participants au colloque se révélèrent divergentes. Si selon Donald MacRae il était bien fondé de parler d'une idéologie populiste, Peter Wiles affirmait qu'il ne s'agissait que d'un syndrome, et non pas d'une doctrine; tandis que Kenneth Minogue privilégiait sa dimension de mouvement politique, Angus Stewart soulignait la singularité des caractéristiques sociales qui lui conféraient son identité spécifique¹¹. Et, comme on l'a vu, Isaiah Berlin affichait sa conviction que jamais on ne serait parvenu à trouver dans la réalité des objets correspondant aux exigences formulées par la théorie.

Depuis quelques années, pourtant, des définitions du populisme avaient été proposées. Edward Shils avait été le premier à affirmer que sous ce nom s'exprimait « une idéologie qui proclame que la volonté du peuple détient en tant que telle une suprématie sur toute autre norme [et] identifie cette volonté du peuple à la justice et à la moralité »¹². Dès lors, la conviction que l'appel au peuple, considéré comme la pierre angulaire d'un ordre équitable et légitime, se tient au cœur de toute manifestation politique populiste s'est transformée en lieu commun, mais à cette proposition s'en sont ajoutées bien d'autres, qui proposent, chacune à sa manière, d'intégrer des éléments d'analyse supplémentaires à ce noyau indiscuté.

Au colloque de Londres, Donald MacRae fut le seul à soutenir la nécessité, pour comprendre le sens du populisme, de le traiter « comme une idéologie, même si pas seulement comme telle », en y voyant une forme spéciale de primitivisme qui idéaliserait, selon les cas, la communauté rurale ou le bon vieux temps précédant la phase sombre du colonialisme. En soulignant l'importance que les populistes attribuent à l'appartenance à un contexte local bien précis et leur propension à imputer à un complot étranger – selon les cas, aux Juifs, aux immigrés, aux banquiers, aux hérétiques – les difficultés

¹⁰ Voir Ghita Ionescu, Ernest Gellner, « Introduction », in *Idem* (éds), *Populism...cit.*, pp. 1-3.

¹¹ Voir *ibidem*, pp. 153-250.

¹² Edward Shils, *The Torment of Secrecy. The Background and the Consequences of American Security Policies*, Free Press, Glencoe, 1956, p. 98.

rencontrées dans leur vie quotidienne par les gens simples et honnêtes, MacRae dépassait d'ailleurs le cadre de l'idéologie pour la transformer en une sorte de théorie de la personnalité qui prenait pour modèle l'homme « fuyant les conséquences de la chute d'Adam », c'est-à-dire un homme qui ne pourrait pleinement développer sa liberté qu'en se réfugiant dans l'uniformité sociale et dans l'identité de caractère avec ses semblables¹³.

Dans une autre perspective, Peter Wiles, après avoir affirmé que peuvent être considérés comme populistes toutes les croyances et tous les mouvements fondés sur l'idée que « la vertu réside chez les gens de peu, qui représentent la grande majorité de la population, et dans leurs traditions collectives », soutenait qu'à partir de telles prémisses dérive « un syndrome politique d'une surprenante constance », fait d'une multiplicité de symptômes, parmi lesquels le moralisme, le refus de la bureaucratie de parti, l'adhésion à un chef aux qualités exceptionnelles (« en contact mystique avec les masses »), la méfiance vis-à-vis des intellectuels, du pouvoir financier et de tout autre secteur de l'*establishment*, une conscience sociale portant au consensus, l'opposition aux équilibres socio-économiques, un isolationnisme hostile au militarisme et un racisme « tranquille »¹⁴.

Un autre intervenant au colloque, Peter Worsley, écarta explicitement la possibilité de faire correspondre le populisme à un type particulier de système idéologique ou d'organisation et en parla comme d'« une dimension de la culture politique en général » qui suppose l'adhésion à deux principes cardinaux : la suprématie de la volonté du peuple sur n'importe quelle autre prescription institutionnelle et le désir d'une relation directe entre le peuple et le *leadership*. Ces principes se traduisent, selon lui, par une confiance quasi religieuse en la vertu des « braves gens » incapables de corruption, par une représentation homogène et indivise en classes de la société, par l'insistance sur le conflit entre l'homme de la rue et le monde qui l'entoure, et par le ressentiment contre l'ordre imposé par les classes dirigeantes – convictions que bon nombre de régimes du Tiers-monde, nés de la décolonisation, ont souvent mises en pratique au service d'un parti dominant visant à l'intégration communautaire des masses dans la nation¹⁵.

En traçant le bilan du colloque, Isaiah Berlin remarqua qu'à travers les études conduites jusqu'alors, six traits caractéristiques fondamentaux du populisme pouvaient être fixés: a) l'idée d'une société solidaire très proche de la « communauté organique » décrite par Tönnies dans son célèbre ouvrage,

¹³ Voir Donald Macrae, « Populism as an Ideology », in Ghita Ionescu, Ernest Gellner (éds), *Populism...cit.*, pp. 166-179.

¹⁴ Voir Peter Wiles, « A Syndrome, not a Doctrine. Some Elementary Theses on Populism », in *ibidem*, pp. 166-179.

¹⁵ Voir Peter Worsley, « The Concept of Populism », *cit.*, pp. 212-250

*Gemeinschaft und Gesellschaft*¹⁶; b) une plus grande confiance accordée à la société plutôt qu'à l'État; c) le souci de restituer au peuple l'harmonie perdue de l'ordre naturel; d) une tendance à restaurer nostalgiquement les valeurs léguées par les temps anciens; e) la conviction de parler au nom de la majorité de la population; f) la tendance à se manifester dans des contextes sociaux où un processus de modernisation est déjà en cours, ou se trouve en phase d'incubation avancée¹⁷. Toutes ces thématiques ont trouvé des échos dans la plupart des recherches plus récentes; cependant, le problème de la nature profonde du populisme reste encore irrésolu, puisque encore aujourd'hui certains y voient une idéologie, d'autres une mentalité, d'autres encore un style politique.

À l'idéologie se rattache la description des traits essentiels du populisme proposée par l'italien Ludovico Incisa di Camerana, même si celui-ci admet que le phénomène « ne correspond pas à une élaboration théorique et systématique » et préfère parler de formules politiques (au pluriel) « dont la principale source d'inspiration et le thème constant de référence est le peuple considéré comme agrégat social homogène et comme dépositaire exclusif de valeurs positives, spécifiques et permanentes », un peuple qui n'est pas rationalisé par les populistes, mais bien plutôt « postulé de manière intuitive ou apodictique » – en faisant abstraction du rôle socioprofessionnel ou de la position occupée dans l'échelle sociale –, au point même de devenir un mythe. Et c'est en tant qu'idéologie que le populisme, selon Incisa, pourrait jouer le rôle typique d'un facteur de remise en ordre après une crise politique et/ou sociale, en utilisant l'injonction anticlassiste, rassembleuse et cicatrisante de ses mots d'ordre pour effacer les traces des conflits sociaux qui ont entamé le tissu fragile de la collectivité et restituer à cette dernière son homogénéité originelle¹⁸. Cela a pu se vérifier particulièrement dans certains pays d'Amérique latine soumis à une modernisation accélérée, entre les années 1930 et 1950, au moment où le national-populisme, comme l'a appelé Gino Germani, a servi de support à la mobilisation politique de vastes secteurs de la population jusqu'alors restés à l'écart de la société nationale, rendant ainsi moins traumatisant le processus d'industrialisation¹⁹, ce qui explique d'ailleurs le succès que cette formule a

¹⁶ Trad. française: Ferdinand Tönnies, *Communauté et société*, PUF, Paris, 1944.

¹⁷ Voir Isaiah Berlin, Richard Hofstadter, Donald Macrae, « To Define Populism », *Government and Opposition*, vol. 3, no. 2, 1968, pp. 137-179.

¹⁸ Voir Ludovico Incisa Di Camerana, *Fascismo, populismo, modernizzazione*, Antonio Pellicani, Roma, 2000, pp. 351-352 et 359.

¹⁹ Voir Gino Germani, *Fascismo, autoritarismo e classi sociali*, Il Mulino, Bologna 1975, p. 226. Pour cet auteur, le populisme naît dans des sociétés rurales engagées dans des processus de modernisation entraînant des changements majeurs de l'organisation sociale, lesquels auraient à leur tour d'importantes répercussions sur les mentalités et la culture. Le populisme apparaîtrait donc dans des sociétés entrées en phase d'« asynchronie », tiraillées entre les impératifs de la modernisation et les exigences de ceux qui regrettent de voir disparaître le monde qui leur était familier. Voir Alexandre Dorna, *Le populisme*,

connu dans divers pays du continent sud-américain et sa réapparition périodique comme source de consensus populaire²⁰.

Les définitions d'Incisa di Camerana et de Germani reflètent la tendance à lier l'apparition des mouvements populistes à la restructuration sociale de nombreux pays du Tiers-monde et à souligner les connotations anti-pluralistes, organicistes et tendanciellement autoritaires du phénomène, qui semble coïncider, au moins en partie, avec la montée des « dictatures du développement » civico-militaires. L'étape suivante de la réflexion a donc consisté à élargir le cadre géographique et à tenter de mieux articuler le rapport entre le populisme et sa définition idéale. La « transfiguration mythico-symbolique de l'idée de peuple » et sa « sacralisation » comme fondement de toute valeur politique et sociale sont souvent évoquées pendant cette phase du débat et serviront de base à d'ultérieures interprétations²¹. Nicola Matteucci, par exemple, repère dans l'idée de société cultivée par les populistes une orientation psychologique apocalyptique « dominée par la nécessité d'un retour au peuple, dont elle présente une image sentimentale, sinon oléographique [...] due à une conception naïve et manichéenne des conflits sociaux », perçus comme un éternel affrontement entre victimes et prédateurs, et au désir d'éradiquer définitivement le Mal de la communauté dans laquelle celui-ci s'est insinué²². Marc Lazar reprend l'idée du syndrome basé sur l'exaltation du peuple et l'anti-élitisme, en le rattachant à un style politique susceptible de donner une forme concrète à des données symboliques²³. Alfio Mastropaolo insiste sur les éléments stylistiques fondés sur la rhétorique de l'intégrité morale du peuple, vu « comme une communauté (nationale) par-delà les distinctions de classes, d'intérêts, de valeurs, celle-ci étant soustraite aux funestes divisions engendrées par la politique, et tout particulièrement aux agissements des partis et aux manœuvres parlementaires », mais il ajoute qu'au-delà de leur communauté de style, les mouvements populistes poursuivent aussi l'objectif de rendre au peuple, dépositaire de toutes les vertus, le pouvoir qui lui revient, « en définissant comme supérieur à toute valeur, mais aussi à toute règle, les

PUF-Que sais-je ?, Paris, 1999, p.107, et Gino Germani, *Politica y sociedad en una epoca de transición*, Paidós, Buenos Aires, 1978.

²⁰ Diana Quattrocchi-Woisson, « Les populismes latino-américains à l'épreuve des modèles d'interprétation européens », *XX^e siècle*, vol. 4, no. 56, octobre-décembre 1997, p. 181, indique comme traits caractéristiques de l'action des gouvernements populistes d'Amérique latine le nationalisme, l'anti-impérialisme, la préférence accordée à la justice sociale sur la liberté individuelle, l'intégration des masses.

²¹ Voir par ex. Carlo Tullio-Altan, *Populismo e trasformismo*, Feltrinelli, Milano, 1989, pp. 42-43.

²² Voir Nicola Matteucci, *Dal populismo al compromesso storico*, Edizioni della Voce, Roma 1976, pp. 75-76.

²³ Marc Lazar, « Du populisme à gauche : les cas français et italien », *XX^e siècle*, vol. 4, no. 56, octobre-décembre 1997, pp. 121-122.

manifestations de sa volonté », le populisme exprimant ainsi une « inspiration plébiscitaire »²⁴.

Quant au présumé caractère idéologique du populisme, dans la nouvelle vague de travaux des années 1990 prévaut la conviction d'Yves Mény et Yves Surel selon laquelle, si l'on peut parler d'idéologie, c'est seulement à condition de considérer cette notion, à la suite de Clifford Geertz, comme un système cognitif « culturellement et historiquement déterminé », par lequel « peuvent s'exprimer les intérêts et se résoudre les tensions sociales, en particulier lorsque les structures cognitives et normatives ne paraissent plus fonctionner »²⁵ ; pour le reste, il vaudrait mieux se limiter à reconnaître dans le populisme un « schéma idéologique » et un « registre discursif » basé sur la conviction que le peuple constitue, politiquement, une entité souveraine à laquelle revient le monopole d'une légitimité trahie par les classes dirigeantes, tout comme doit lui revenir la faculté de gouverner, en sorte qu'il appartient au peuple de restaurer lui-même directement son propre primat. Mais ce point reste controversé, si l'on en croit Cas Mudde, qui a proposé une définition « claire et nouvelle » du phénomène, en le décrivant comme une véritable idéologie, laquelle « postule qu'en dernier ressort, la société est séparée en deux groupes homogènes et antagonistes, le 'peuple pur' contre l' 'élite corrompue', et qui en déduit que la politique doit être l'expression de la volonté générale du peuple »²⁶.

À l'interprétation du populisme en tant qu'idéologie s'opposent deux autres lectures possibles : l'une qui le réduit à un simple style politique et l'autre qui, privilégiant la dimension psychologique, le considère comme une mentalité.

La première de ces positions a été défendue surtout par Pierre-André Taguieff. Pour lui,

« le 'populisme' ne peut conceptualiser qu'un type de mobilisation sociale et politique et, partant, le terme ne peut désigner qu'une dimension de l'action ou du discours politique. Le 'populisme' ne s'incarne ni dans un type défini de régime politique [...] ni dans des contenus idéologiques déterminés. [C'est] un style politique susceptible de mettre en forme divers matériaux symboliques et de se fixer en des multiples lieux idéologiques, prenant la coloration politique du lieu d'accueil. Il se présente aussi, et inséparablement, comme un ensemble d'opérations rhétoriques mises en œuvre par l'exploitation symbolique de certaines représentations sociales »²⁷.

²⁴ Alfio Mastropaolo, « La mucca pazza della democrazia. La destra radical-populista e la politica italiana », *Meridiana*, no. 38-39, novembre 2000, pp. 51-52.

²⁵ Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*, Fayard, Paris, 2000, p. 170.

²⁶ Cas Mudde, « The Populist Zeitgeist », *Government and Opposition*, vol. XXXIX, no. 4, 2004, p. 543.

²⁷ Pierre-André Taguieff, « Le populisme et la science politique. Du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *XX^e siècle*, vol. 4, no. 56, octobre-décembre 1997, p. 8.

Pour les partisans de cette approche, les arguments populistes seraient une constante du discours politique, utilisée surtout par les *outsiders* mais aussi présente dans la langue des acteurs institutionnels avec pour objectif d'orienter l'opinion publique vers des cibles polémiques détectées selon un schéma manichéen opposant le bon sens et la générosité de l'homme commun aux sophismes et aux privilèges de la caste des politiciens professionnels. Margaret Canovan, tout en se refusant à considérer cette interprétation comme la seule possible, a également écrit que le populisme prend surtout la forme d'un style politique quand la rhétorique de l'appel au peuple s'ajoute à l'émergence d'un *leadership* charismatique, à des campagnes électorales qui font appel aux préjugés ethniques ou raciaux, à des mécanismes référendaires, à des tentatives de prosélytisme qui nient les différences de classe²⁸.

L'interprétation du populisme comme mentalité caractéristique était déjà apparue dans le débat des années 1960²⁹, mais n'a pas été explicitée jusqu'à une époque récente. On peut toutefois en retrouver des prodromes chez plusieurs auteurs. Margaret Canovan a elle aussi contribué à appuyer cette lecture quand elle crut reconnaître dans ce phénomène, au-delà de l'exaltation générique d'un peuple idéalisé, l'expression d'un « pathos de l'homme commun » fondé sur la reconnaissance des vertus civiques exemplaires des simples citoyens par opposition aux vices cultivés par leurs gouvernants³⁰. Dans une perspective analogue, Hans Georg-Betz voit dans cet « appel à l'homme ordinaire et au bon sens, considérés comme supérieurs », un des traits caractéristiques unificateurs de l'imaginaire des mouvements et des leaders populistes européens qui se sont affirmés dans les années 1990³¹. Guy Hermet signale que le ressort psychologique essentiel du populisme réside dans le rêve d'« abolir définitivement la barrière qui a toujours séparé ceux d'en bas de ceux d'en haut »³². Taguieff lui-même, tout en soulignant par ailleurs l'importance du style, attribue au « populisme protestataire » l'exaltation de l'image du citoyen actif, sceptique vis-à-vis des mécanismes représentatifs dont il se sent dépossédé, et celle d'une « communication directe avec les gens ordinaires, tous égaux entre eux du fait de la simplicité, de l'honnêteté et la 'santé' qu'ils

²⁸ Voir Margaret Canovan, « Il populismo come l'ombra della democrazia », *Europa Europe*, vol. II, no. 2, 1993, pp. 45-46.

²⁹ Dans leur introduction au livre qui comprend une partie des interventions au colloqué de la LSE, Ghita Ionescu et Ernest Gellner, « Introduction », in *Idem* (éds), *Populism...cit.*, p. 3, parlent d'une « mentalité récurrente ».

³⁰ Margaret Canovan, « Two Strategies for the Study of Populism », *Political Studies*, vol. XXX, no. 4, 1982, p. 552 ; et *Idem*, « People, Politicians and Populism », *Government and Opposition*, vol. XIX, no. 3, 1984, pp. 322-324.

³¹ Hans Georg Betz, *Radical Right-Wing Populism in Western Europe*, St Martin's Press, New York, 1994, p. 4.

³² Voir Guy Hermet, *Les populismes...cit.*, pp. 16, 41, 45, 49, 52.

prétendent posséder et symboliser »³³. Et l'on peut encore citer Paul Taggart, pour qui le discours populiste, dans ses grandes lignes, reflète, par idéalisation du passé, « un monde incarnant un style de vie collectif en même temps que le bon sens des gens qui l'ont construit »³⁴.

En s'appuyant sur ce type d'analyses, la recherche sur le populisme peut franchir un pas décisif, à condition de renoncer, d'un côté, à la prétention excessive d'y repérer les traits d'une idéologie ou d'une vision cohérente du monde³⁵ et de ne pas se contenter, de l'autre côté, de le réduire à un style rhétorique, qui lui est sans doute propre mais qui n'en exprime que l'une des dimensions et qui doit être considéré comme le reflet d'une structure psychologique, émotionnelle et cognitive, qui lui est sous-jacente et qui le produit.

Pour cerner la substance de cette structure il faut se référer à une expression qui a été proposée dans l'entre-deux-guerres par le sociologue allemand Theodor Geiger³⁶ et reprise ensuite par Juan José Linz, celle de *mentalité caractéristique*. Dans ses magistrales études sur les régimes non-démocratiques³⁷, Linz a opposé cette notion, qu'il a attachée à l'autoritarisme, à celle d'idéologie, typique du totalitarisme. En dessinant les traits, il a affirmé que « les mentalités sont des modes de penser et de ressentir plutôt émotionnels que rationnels » et qu'en leur sein « les modalités de réaction aux différentes situations ne sont pas codifiées ». Pour lui, « la mentalité est une attitude intellectuelle, tandis que l'idéologie est un contenu intellectuel ; la première est une prédisposition psychique, la seconde est réflexion, auto-interprétation [...] La mentalité précède [les événements, *ndt*], l'idéologie suit. En outre, la mentalité est dépourvue de forme, fluctuante, tandis que l'idéologique est solidement formée [...] la mentalité est une notion qui relève de l'étude du caractère social. L'idéologie contient un fort élément utopique, les mentalités sont plus proches du présent ou du passé », même si aussi bien les unes que les autres fournissent des orientations pour l'action. Enfin, les mentalités sont, dans leur fond, assez floues : « On s'y réfère à des valeurs vagues » et « on y a

³³ Cf. Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste*, cit., pp. 80, 84; et *Idem*, « Le populisme », in *Universalis 1996*, Encyclopedia Universalis, Paris, 1996, p. 120.

³⁴ Paul Taggart, *Populism*, cit., p. 13.

³⁵ D'une vision du monde, et même d'une cosmologie populiste parle Loris Zanatta, « Il populismo...cit. », pp. 9-10. Pour notre critique de cette approche, voir Marco Tarchi, *Italia populista. Dal qualunquismo a Beppe Grillo*, Il Mulino, Bologna, 1995, pp. 49-50.

³⁶ Voir Theodor Geiger, *Die soziale Schichtung des deutschen Volkes*, Enke, Stuttgart, 1932, pp. 77-79.

³⁷ Voir surtout Juan J. Linz, « An Authoritarian Regime: the Case of Spain », in Erik Allardt, Yrjö Littunen (éds.), *Cleavages, Ideologies and Party Systems: Contributions to Comparative Political Sociology*, Academic Bookstore, Helsinki, 1964, pp. 291-341.

recours à une discrète et pragmatique incorporation d'éléments dérivant des centres idéologique dominants »³⁸.

À la lumière de cette analyse, le populisme nous apparaît comme un parfait exemple de mentalité caractéristique. De nombreux sondages ont en effet montré que les opinions de ceux qui s'y reconnaissent ont un fond plus émotionnel que rationnel, qu'elles expriment une référence à des valeurs vagues et que, tout en étant souvent ancrées à une vision assez idyllique du passé, sont très fortement axées sur des préoccupations liées à l'actualité la plus stricte. Et par le biais de ces opinions, et des attitudes qui en découlent, se manifeste une prédisposition psychique qui provoque des réactions non codifiées, souvent sous la forme d'une protestation et d'un rejet, qui traduisent des humeurs et des sentiments (ou des ressentiments).

Le populisme peut donc être défini comme une *forma mentis* spécifique, liée à une vision de l'ordre social dont le socle repose sur la croyance dans les vertus innées du peuple, peuple dont on proclame le primat comme source de légitimation de l'action politique et du gouvernement. Cette conception peut s'exprimer de diverses manières : comme schéma d'interprétation idéologique de la dynamique sociale, comme style de comportement politique, comme ensemble de convictions et de principes servant de fondement à une culture politique, comme discours rhétorique, comme formule de légitimation pouvant servir de base à un régime, son intensité variant selon le contexte et les circonstances qui peuvent la favoriser ou au contraire faire obstacle à sa manifestation et son extension. Suivre cette voie pourrait être un premier pas pour sortir du « complexe de Cendrillon », et pour identifier les incarnations du populisme dans le cadre politique sans pour autant céder à la tentation d'utiliser ce terme de manière trop vague. Mais, pour nous libérer définitivement de la frustration qu'engendre la recherche d'un objet insaisissable, il faut élargir davantage le spectre de notre analyse.

Quel peuple?

Une autre donnée qui reste à clarifier est en effet de savoir à *quel peuple* se réfère la mentalité populiste quand elle prétend ouvertement parler en son nom. Or, les études les plus fouillées sur le sens que les acteurs populistes assignent à l'objet de leur vénération apportent à cette question des réponses qui ne coïncident pas.

³⁸ Voir *Idem*, « Totalitarian and Authoritarian Regimes », in Nelson Polsby, Freed Greenstein (éds.), *Handbook of Political Science. Vol. 3: Macropolitical Theory*, Addison-Wesley, Reading, Mass., 1975, pp. 175-411.

Margaret Canovan, qui s'appuie sur les connotations que revêt le mot *people* dans la langue anglaise, distingue dans les campagnes *anti-establishment* des mouvements populistes quatre modalités conceptuelles implicites de ce terme. La première en appelle à l'*united people*, c'est-à-dire à la nation entendue comme une entité cohérente que la tendance naturelle des partis tend à diviser en factions ; la fonction que s'assignent les populistes serait alors de jeter les bases d'une unique organisation représentative du peuple dans toute sa complexité, située au-dessus des divisions idéologiques et des divisions de classes, qu'elle aurait vocation à supprimer. La deuxième façon de se réclamer du peuple consiste à l'entendre comme *common people*, le peuple des déshérités, des pauvres, des ouvriers d'humble condition, dont le ressentiment est instrumentalisé d'une manière polémique contre la classe dirigeante qui le prive de son pouvoir pour s'enrichir sur le dos des autres. Quand l'appel au peuple privilégie plutôt l'*ordinary people*, les « gens ordinaires », les simples citoyens, on se trouve devant une troisième acception, l'objectif des populistes étant alors de s'attaquer aux politiciens professionnels en leur reprochant à la fois leur indifférence arrogante face aux demandes étrangères à leurs intérêts, le manque de transparence de leurs agissements et leur surdité aux protestations qui viennent d'en bas. Enfin, l'*ethnic people* renvoie à la communauté spécifique, à « notre peuple », défini par une identité et par une tradition ayant des racines culturelles, linguistiques, religieuses et raciales qui lui sont propres et dont le maintien doit être défendu pour servir de rempart face aux autres, les étrangers et/ou immigrés, lesquels ne peuvent jamais être complètement assimilés³⁹.

Yves Mény et Yves Surel, quant à eux, font une distinction entre trois acceptions du mot « peuple » variant, comme dans le cas précédent, selon l'usage qui en est fait. D'abord les populistes se réfèrent au *peuple-souverain*, fondement de la légitimité politique des gouvernants, au nom duquel il est possible de contester les trahisons de la fonction représentative commises par les élites au pouvoir et de réclamer des instruments de contrôle des décisions d'intérêt public émanant de la base, comme le référendum, les propositions de lois d'initiative populaire et les mécanismes de révocation des fonctionnaires élus ou nommés, dans une sorte de réactualisation de la logique du mandat impératif. Vient ensuite le *peuple-classe*, c'est-à-dire la plèbe, la partie la plus humble de la population, le microcosme des laissés pour compte, la foule anonyme de ceux qui subissent les conséquences des décisions prises et appliquées « d'en haut » par les titulaires du pouvoir économique et par des hommes politiques inféodés à la défense de leurs intérêts propres, comme la spéculation financière, le démantèlement et la délocalisation des appareils productifs, les restructurations qui font porter sur les « gens quelconques », sur les « petits », tous les coûts sociaux comme le chômage ou le travail précaire.

³⁹ Voir Margaret Canovan, « Il populismo come l'ombra della democrazia », cit., pp. 54-57.

Enfin, il y a le *peuple-nation*, lié aux traits culturels de l'*ethnos*, qui est, lui, un groupe dont la cohésion est assurée par des liens géographiques, historiques et biologiques, « conforme à une tradition intellectuelle particulière, faisant de cette communauté un véritable organisme qui dépasse et s'impose à tous les individus ». À partir de cette vision, on en appelle au peuple pour combattre les « menaces » que fait courir pour son intégrité la mise en place d'une société pluriethnique, dont les populistes considèrent les immigrés comme l'instrument, les intellectuels cosmopolites et les puissances économiques comme les initiateurs et, encore une fois, la connivence des politiques comme la garante⁴⁰.

Une troisième classification a été proposée par Pierre-André Taguieff, qui, après avoir détecté trois formes d'appel politique au peuple – au « *peuple tout entier*, sans distinction de classes, de tendances idéologiques ou de catégories culturelles », au « *peuple authentique* », défini comme « sain », « simple », « honnête », doté d'un « instinct » supposé infaillible, ordonné au bien, et à un *peuple ethnique*, qui opère des discriminations entre les individus qui résident sur un territoire donné sur la base de leurs origines ethniques et de leurs appartenances culturelles, a distingué les références au peuple-*demos* de celles qui ont pour objet le peuple-*ethnos*. Dans le « discours démagogique » des mouvements populistes, les premières inspirent, selon Taguieff, un « populisme protestataire » fondé sur l'antagonisme « petits » contre « gros », tandis que les secondes donnent naissance à un « populisme identitaire » qui oppose les citoyens « de souche » aux étrangers, aux immigrés et aux partisans d'idées cosmopolites⁴¹.

Ces trois classifications illustrent, même si elles n'en épuisent pas la description, le trait le plus caractéristique de la notion de peuple utilisé par les populistes, à savoir son caractère de « communauté imaginaire », fantasmée, en tout ou en partie, comme une entité complexe, mais qu'on élève aussi au rang de paradigme d'une entité idéalisée, meilleure et plus complète que ses incarnations réelles. Le « peuple » des populistes, dans l'image idéale qui sert de toile de fond à leur prédication, est une totalité fondamentalement homogène, mais non indifférenciée et non égalitaire, car elle reconnaît et valorise la hiérarchie et les fonctions considérées comme naturelles ; c'est une communauté organique formée par les traditions qui se sont succédées et consolidées à travers la chaîne des générations, dépositaire de vertus positives attachées à l'expérience et à la conscience d'une identité particulière et à des intérêts qui coïncident avec le bien commun. Dans cette perspective, on n'appartient pas au peuple du fait d'une situation sociale ou professionnelle particulière, mais en vertu d'un destin commun défini par les circonstances et la tradition : *s'éprouver comme peuple*, instinctivement, c'est accepter de se reconnaître dans

⁴⁰ Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple...* cit., pp. 182-214.

⁴¹ Voir Pierre-André Taguieff, « Le populisme et la science politique », cit., pp. 24-27.

une identité unificatrice, reposant sur le sentiment de fraternité, et à laquelle ne peuvent se soustraire que ceux qui subissent l'effet des stratégies manipulatoires mises en place par les ennemis de la communauté. Le peuple authentique est une collectivité supérieure en tout et pour tout aux individus qui la composent, et qui doit être reconnue comme telle pour conférer un sens pleinement satisfaisant à leurs actions et à leur sentiment de se réaliser.

Que, pour des raisons contingentes et instrumentales, ils se réfèrent à l'*ethnos* plutôt qu'au *demos*, aux laissés pour compte plutôt qu'à l'honnêteté des gens du commun, les populistes cultivent une conception idéale du peuple qui en valorise emphatiquement l'unité, l'homogénéité et l'unicité. Tout mouvement, *leader* ou régime populiste tient à « son » peuple, en offrant souvent la vision manichéenne d'un conflit éternel entre des masses exploitées et des classes dirigeantes prédatrices présenté comme une loi universelle de la politique. Si l'expression est prise en son sens littéral, le « peuple-classe » dont parlent Mény et Surel est donc un non-sens puisque, dans la mentalité populiste, toute forme de division de la communauté en groupes séparés, non reliés les uns aux autres, est inadmissible : qui soutient l'existence de classes porteuses d'intérêts divergents fomentent de ce seul fait des conflits internes pernicieux. Parler de « peuple-plèbe » serait plus légitime, cette expression pouvant se référer de façon polémique à l'état d'injuste subordination dans lequel la foule des « sans noms » se trouve tenue par ceux qui lui imposent le poids de leur pouvoir politique, économique, intellectuel, voire religieux : en ce sens, l'iconographie à laquelle on renvoie est celle des « petits » contre les « gros », sorte de transposition de la lutte entre David et Goliath, même si, dans ce cas, la supériorité de dimension – le nombre –, se trouve du bon côté.

En évoquant l'image de la plèbe, mais aussi celle des gens ordinaires ou de la majorité silencieuse subjuguée et trompée par des minorités agissantes, c'est la confiscation du pouvoir au profit des classes dirigeantes que l'on veut pointer du doigt. Dans l'argumentation populiste, le peuple se voit toujours attribuer le rôle de la victime, à laquelle on offre une possibilité de rachat et de vengeance, soit en appelant à l'opposition contre l'*establishment* – dans ce cas, on demande à ceux d'« en bas » de se rebeller contre ceux qui, sans le mériter, se retrouvent « en haut » –, soit, une fois que le pouvoir a été conquis, en valorisant les aspects solidaires du message populiste et en incitant à l'engagement et au sacrifice de tous pour la conquête d'objectifs communs qui privilégient d'abord ceux qui se trouvent les plus en bas de l'échelle sociale sans pour autant pénaliser les autres classes.

Qu'ils se trouvent à l'opposition ou qu'ils exercent le pouvoir, les populistes ne cessent de prôner les vertus communément pratiquées par les « gens normaux », à commencer par le « bon sens » et par l'éthique du travail, objet d'une véritable apologie de l'héroïsme anonyme du quotidien. Leur rhétorique propose le « modèle placide d'une société des petits, de modestes

entreprises, d'ambitions casanières, de coopération rapprochée entre partenaires mus par un réflexe presque familial d'entraide confiante »⁴², exprime « une aspiration à retrouver un être-ensemble politique qui ne s'est pas encore cristallisée idéologiquement »⁴³ lorsque la coexistence entre gouvernants et gouvernés est entrée dans un moment de crise. Quand l'appel au peuple est plutôt destiné, au départ, à préserver l'identité et à promouvoir la réaffirmation de ses caractères ethniques, le combat populiste est avant tout dirigé vers une autre catégorie de population : les étrangers et, plus généralement, les « autres », ceux qui se détachent de la norme standard des habitudes les plus répandues à l'intérieur de la communauté. Mais ce n'est pas toujours pour les mettre au ban ; dans certains cas, le populisme souhaite seulement les pousser à reconnaître leurs torts – si leur différence est liée à des comportements stigmatisés sur le plan éthique – ou les assimiler à travers des services rendus à la collectivité et leur renoncement aux traits qui les distinguent le plus des autres composantes du peuple, comme les stigmates culturels ou les croyances religieuses⁴⁴.

Mais, quelle que soit la vision du peuple défendue, la substance du message populiste reste la même : la communauté doit se réconcilier, recoudre les déchirures qui l'ont infectée, assumer directement la direction de la société qui a été abandonnée à des mains inexpertes et malhonnêtes, retrouver sa cohésion originelle perdue et réagir aux risques de désagrégation ou de décadence, réaffirmer les principes de l'ordre naturel. Objectifs auxquels s'opposent logiquement avec ténacité les *ennemis du peuple*.

L'univers mental populiste est en fait structuré d'une manière dichotomique et manichéenne : qui n'appartient pas au peuple, qui ne correspond pas à son image idéale, qui ne partage pas les valeurs sur lesquelles sont fondées les traditions autochtones, celui-là fait partie du « non-peuple » : il incarne une menace, une ruse, un obstacle à supprimer. Et la tâche que se donnent les populistes consiste aussi à dépister leurs ennemis, même lorsque ceux-ci agissent sous le couvert de l'anonymat des institutions, à dénoncer les dangers qu'ils représentent et à les combattre. C'est seulement pour cette raison, assurent-ils, qu'ils sont prêts à surmonter leur répugnance innée à faire de la politique – sphère qu'ils considèrent normalement comme indigne, impure et inutilement compliquée – en consacrant leur propre énergie au service du bien commun, dans une digne réplique du mythe de Cincinnatus, le héros qui ne se soustrait pas au devoir du combat car la défense de Rome l'exige mais, une fois sa mission accomplie, retourne au plaisir, et à la fatigue, des occupations quotidiennes d'une vie simple.

⁴² Guy Hermet, *Les populismes...cit.*, p. 75.

⁴³ Vincent Coussediere, *Éloge du populisme*, Ely@, Saint-Étienne, 2012, p. 22.

⁴⁴ La couleur de la peau n'est pas un trait forcément décisif ; ce qui explique d'ailleurs que le populisme soit une formule politique qui a rencontré un certain succès dans des sociétés caractérisées par un mélange d'origines ethniques, comme celles de l'Amérique latine.

La clef de la mentalité populiste réside dans la défiance envers tout ce qui ne peut pas se résoudre dans l'immédiateté, la simplicité, le lien direct et visible avec la réalité, les habitudes et les traditions. Son premier ennemi n'est pas l'élite en tant que telle, mais la classe dirigeante qui a trahi l'attente de la voir se conformer à la nécessité et aux désirs de ceux qui légitiment sa position. Même si, parfois, ses partisans soutiennent le contraire, le projet populiste consiste à assainir la politique, non à renverser l'ordre social par une révolution ; les positions de prééminence sociale, acquises de manière ordinaire et méritoire par le travail et l'effort productif, ne seront pas remises en question ; ne seront blâmés et sanctionnés que les privilèges acquis sans mérite par des moyens obscurs. L'hostilité populiste envers l'élite doit se comprendre comme la condamnation d'un bloc de pouvoir autoréférentiel, oligarchique, se tenant dédaigneusement à l'écart des gens ordinaires et dont les moyens de procéder se caractérisent par la conspiration du silence et le secret, comme dans l'image, pas toujours métaphorique, des palais inaccessibles où sont prises les décisions capitales.

Que la place d'honneur, dans le panthéon populiste des ennemis du peuple, revienne au monde de la politique, peuplé de *parasites*, qui exploitent les sacrifices des gens communs pour leurs avantages personnels, et d'*usurpateurs*, qui ont soustrait au peuple la souveraineté qui lui revient, ne peut que confirmer cette idée. Les partis et les politiciens professionnels sont considérés par les populistes comme les principaux responsables des problèmes irrésolus qui affligent la société ; on dénonce donc leur perméabilité à la corruption et au clientélisme, leur indifférence aux désirs des masses, leur agressivité et leur tendance à se perdre dans le flou. À ceux qui vivent de la politique, on reproche leur esprit de caste, leur obscur langage d'initiés élevé au rang de *status symbol*, leur sensibilité aux seuls intérêts particuliers de ceux qui peuvent garantir leur réélection, l'agitation injustifiée de ceux qui, dans la vie, « ne savent que bavarder » et qui refusent de prendre la peine d'exercer un vrai métier. Quant aux institutions parlementaires, on en déplore la perte de temps, le rituel hypocrite, la tendance exagérée à la médiation et au compromis. Appliquée à la politique, la vision simplificatrice des processus sociaux caractéristique du populisme se traduit par l'exigence d'une pratique rapide et transparente et par la conviction que la solution à beaucoup de problèmes récurrents serait à portée de main si seulement on s'en remettait au bon sens grâce auquel chaque citoyen résout quotidiennement les siens ; mais si l'on n'adopte pas cette solution, c'est qu'elle ne convient pas à tel ou tel groupe d'influence et aux professionnels de la politique, qui perdraient pour un temps leur clientèle et devraient renoncer à des avantages illicites.

Cette manière de voir les choses a conduit à associer systématiquement le populisme à l'*antipolitique*, et souvent à l'y réduire ; mais bien qu'il y ait fréquemment un lien entre eux, les deux phénomènes ne sont pas synonymes. Si

les populistes sont, par impatience et par goût de la simplification, enclins à se méfier de la politique et à la décrire comme un lieu où règne l'oisiveté, la corruption et le parasitisme, cela ne les empêche pas de se mesurer à leurs concurrents sur le plan de la conquête du consensus et des leviers du pouvoir ; et aussi de chercher à bouleverser la classe des politiciens professionnels, en les remplaçant par des hommes nouveaux qui se sont faits eux-mêmes grâce à leur travail et à leur compétence, ce qui leur permet, sous des habits de dilettante, de se targuer de succès exclusivement dus à leur passion pour la société civile, qui est pour eux le seul véritable impératif. Le populisme reste donc une forme d'action antipolitique quand il s'exprime sous une forme purement protestataire, mais chaque fois qu'il se risque sur le terrain de la compétition institutionnalisée avec d'autres, en commençant par sa participation aux élections, il passe à l'action politique, même si celle-ci s'exprime toujours explicitement par une révolte contre l'*establishment*.

Du reste, ce n'est pas seulement dans le domaine de la politique que la mentalité populiste définit les ennemis à combattre. Sa vision s'étend à la société entière et vise d'autres catégories de parasites, les membres de ces oligarchies qui conditionnent le peuple et dont celui-ci doit se libérer. Sur le terrain économique, le populisme accepte la constitution de richesses édifiées à partir du travail, du talent et de l'effort – composantes essentielles de son éloge de l'homme ordinaire –, mais il rejette le pouvoir de la finance immatérielle, anonyme et cosmopolite. Le capitalisme « usuraire », souvent opposé à un capitalisme productif plus diffus, sain et légitime, est une de ses cibles préférées, et la connivence entre le pouvoir des financiers (les tireurs de ficelles) et celui des politiques (les marionnettes) se trouve au cœur de ses invectives. Les hiérarchies qui reposent sur l'argent s'opposent aux idéaux populistes, et l'on attribue aux effets néfastes de l'économie l'arrivée d'un autre oiseau de mauvais augure : la lutte des classes, menace mortelle à l'unité naturelle du peuple et instrument de désagrégation de la communauté au sein de laquelle il vit. Même quand il se conjugue au socialisme, comme c'est fréquent dans le Tiers-monde, le populisme embrasse un idéal de réconciliation de la collectivité fondé sur la prééminence d'une justice sociale rendue de manière paternaliste et qui fustige ceux qui fomentent des divisions intestines. Ses partisans sont ainsi

« les prêcheurs d'émouvantes retrouvailles nationales où les ouvriers fraterniseraient avec les patrons, les journaliers sans terre avec les grands propriétaires, les habitants des villes avec ceux des campagnes, et dont seuls se verraient exclus les politiciens corrompus ainsi que les bureaucrates bardés de diplômes mais sans âme et autres intellectuels »⁴⁵.

⁴⁵ Guy Hermet, *Les populismes...cit.*, p. 73.

Les deux dernières catégories citées dans cette phrase de Guy Hermet figurent d'ailleurs régulièrement dans le répertoire des ennemis du populisme. Les bureaucrates, tout comme les technocrates et les experts, sont accusés d'obscurcir, sous des formes diverses mais concomitantes, la vision simple et naturelle de la société chère aux populistes. Leur langue nie jusqu'à la racine la simplicité et l'immédiateté des rapports interpersonnels ; la lenteur et la prudence qui caractérisent leurs manières d'agir sont interprétées, non comme répondant aux exigences de la fonction qu'ils exercent, mais comme autant de signes de mauvaise volonté et d'arrogance (chez les bureaucrates) ou de distante supériorité (chez les techniciens et les experts). Mais le vrai prototype de la figure de l'arrogance et du temps perdu qu'exècrent les populistes, c'est avant tout l'intellectuel – lequel aggrave de surcroît son cas en accusant de grossièreté et de stupidité ceux qui le décrivent comme un oisif inapte au « véritable » travail. Chez les intellectuels, et particulièrement chez ceux qui donnent des leçons de politique en s'affichant sous les projecteurs des médias, le populisme voit des propagateurs de discorde dont les théories et les idéologies ont l'impardonnable défaut d'être abstraites, et pour seul effet de détourner l'attention du public des problèmes de la vie de tous les jours, tout en compliquant encore leur solution. À cette caste de parasites, il est également habituel d'attribuer la responsabilité de corrompre les principes moraux sur lesquels le peuple avait construit sa cohésion originelle, aujourd'hui corrodée et à reconstruire : pour prouver ce rapport de cause à effet, on cite souvent le fait que ce sont en général les intellectuels qui promeuvent la solidarité envers les « déviants », ceux qui se tiennent précisément à l'écart de ces principes moraux, comme les homosexuels, les sans domicile fixe, les marginaux qui refusent de travailler, ou les vagabonds qui traînent dans les rues.

Un dernier, mais néanmoins important, groupe d'ennemis du peuple est formé par les agents extérieurs susceptibles de saper la cohésion populaire. L'argumentaire populiste fait en effet souvent une large part aux théories conspirationnistes sur l'influence néfaste de forces puissantes, de cinquièmes colonnes, d'envahisseurs, d'organisations internationales ou de groupes à vocation cosmopolite. Dans cette perspective, on attribue, depuis des décennies, un rôle de premier plan aux sujets suspectés d'être manœuvrés par des puissances étrangères ou guidés par des intérêts étrangers à la nation, comme les francs-maçons ou les Juifs, mais la méfiance populiste s'est aussi concentrée plus récemment sur les immigrés et sur toute personne ou association qui peut être accusé de les manœuvrer, et de préparer ou de favoriser leur venue. L'internationalisme et le cosmopolitisme, abhorrés depuis longtemps, ont progressivement pris l'apparence de la société pluriethnique et multiculturelle, laquelle est encore plus préoccupante pour ceux qui partagent la mentalité populiste parce qu'elle introduit un élément de division durable dans la société, en même temps qu'un facteur de complexité entre ses membres. C'est ce qui

explique pourquoi il y a aujourd'hui, dans les mouvements populistes, un fort penchant à proférer des imprécations clairement xénophobes, inspirées, comme l'a souligné Giovanni Sartori, par la *peur* de l'étranger plutôt que par une présomption de supériorité raciale⁴⁶.

Pour caractériser le populisme, on ne peut toutefois, de toute évidence, s'en tenir à l'idéologisation du peuple et à la dénonciation de ses ennemis ; il faut encore examiner les remèdes spécifiques qu'il propose pour faire face aux menaces pesant sur la communauté dont le peuple constitue le ciment essentiel.

Dans la mesure où le populisme se présente comme une réaction au sentiment que les fondements de la collectivité à laquelle on appartient sont en train de s'effondrer, son premier message vise à *rassurer* : triompher des difficultés, des fractures sociales et des conflits intérieurs est possible. Pour y parvenir, il faut retrouver la tension éthique que la corruption et les mauvaises mœurs politiques ont fait disparaître. Le moralisme populiste coïncide avec la manière de vivre et de penser du « commun des mortels » et s'accorde sur son inclination ; il est « en général rigoriste dans ses valeurs, rebelle au changement ou au relâchement des mœurs, éloigné par conviction ou par force de la corruption de l'argent et des passe-droit, peu compréhensif des nouveaux comportements à ses yeux avilis des élites de tout temps plus permissives »⁴⁷. Les mauvaises habitudes dues à l'importation de modèles étrangers venus remplacer l'authentique culture populaire doivent être éradiquées ; quand ce travail d'assainissement aura été accompli, l'espoir d'un avenir meilleur pourra réapparaître. Mais si le sursaut moral constitue une condition essentielle pour que cette promesse de régénération puisse se traduire dans les faits, il n'en restera pas moins insuffisant aussi longtemps qu'il ne s'accompagnera pas d'instruments politiques adéquats et, surtout, tant qu'il ne sera pas soutenu par des hommes prêts à montrer qu'ils sont capables de maîtriser ces outils et d'en faire usage pour servir à la bonne cause.

La présence d'un *leader* qui sache donner la parole au peuple, qui lui ressemble dans son comportement, qui puisse capter et orienter ses aspirations, bref, qui se montre capable d'en vouloir et d'en savoir incarner les caractéristiques et les besoins, est un des traits fondamentaux des manifestations politiques du populisme. C'est presque toujours un seul dirigeant qui confère sa crédibilité au mouvement, qui le couronne et qui le suit, en lui confiant son propre sort. Le *leader* populiste ne doit cependant pas être assimilé au chef charismatique : il doit certes présenter des qualités peu communes, mais il ne doit jamais tomber dans l'erreur de se présenter comme fondamentalement différent de l'homme ordinaire auquel il s'adresse ; le premier de ses talents

⁴⁶ Voir Giovanni Sartori, « Xenofobia è paura (non odio) dello straniero », in *Idem, Mala tempora*, Laterza, Roma-Bari, 2004, pp. 445-447.

⁴⁷ Guy Hermet, *Les populismes...*cit., p. 77.

consiste justement à ne jamais franchir cette ligne, notamment dans son langage ou sa gestuelle, qui sont les garants de sa similitude avec le public de ses partisans. Il doit toujours se présenter comme un exemple de cette simplicité que le mouvement entend restituer à la politique ; il doit démontrer que les demandes des citoyens peuvent s'exprimer sans avoir à recourir aux lenteurs du modèle représentatif. Le rapport de confiance illimitée qui lie les militants à leur chef, dans une sorte de pacte de solidarité mutuelle, est la preuve qu'une politique différente, fondée sur un rapport de face à face entre gouvernants et gouvernés, est possible, reproduisant ainsi le contraste qui se trouve à la base de la conception populiste des processus politiques : d'un côté, une spontanéité de la communication qui, en se tournant vers le simple citoyen, sait en interpréter immédiatement les demandes et, de l'autre, le repli des classes dirigeantes vers des centres de pouvoir inaccessibles à l'homme de la rue, fermés à leurs exigences et dans lesquels on célèbre des rites de procédure inutilement compliqués sans pour autant venir à bout des problèmes qui irritent ou qui angoissent les « gens de peu ».

« Ombre » ou « spectre » de la démocratie ?

Plusieurs des caractéristiques que nous avons jusqu'ici évoquées suscitent une question qui a été souvent évoquée dans le débat scientifique : le populisme est-il compatible avec la démocratie ? En représente-t-il l'une des formes possibles ou la négation ? En menace-t-il la stabilité ou, tout au contraire, en favorise-t-il l'effective réalisation ?

Pour répondre à ces interrogations, on peut partir d'une constatation : le rapport entre le populisme et la démocratie reste controversé. La méfiance des populistes à l'égard des mécanismes de la représentation est évidente, mais elle ne se traduit pas nécessairement par un refus de la démocratie. La tendance à s'en remettre à des « hommes forts » qui se présentent comme les porte-voix exclusifs des intérêts de la collectivité peut certes favoriser des tentations autoritaires latentes dans des contextes où les institutions démocratiques sont fragiles, mais dans les pays où celles-ci sont solides, cette tendance peut aussi servir de soupape de sécurité, sur un mode démagogique et charismatique, vis-à-vis des tensions et des protestations engendrées par l'inefficacité du régime ou encore par le désenchantement résultant des promesses que la classe politique n'a pas su tenir, contribuant ainsi à maintenir les crises dans le cadre de la conflictualité ordinaire ou à renforcer les demandes de démocratisation dans les rapports entre la société civile et les institutions. En fin de compte, « si le populisme incarne une corruption idéologique de la démocratie, il exprime en même temps une exigence de démocratie participative ou de citoyenneté active que le système fonctionnel bien tempéré de la démocratie représentative est

incapable de satisfaire »⁴⁸. Plus que de rejeter le principe de la représentation, les populistes visent en fait à en modifier la nature : dans la démocratie idéale dont ils rêvent, ils voudraient en revenir à un mandat impératif qui viderait la représentation de sa substance, mais dans la pratique ils se contentent d'en demander la simplification, en prônant l'intégration, dans son tissu institutionnel, d'instruments de démocratie directe. Si leurs intentions se fondent sur l'idéalisation de la capacité de l'homme de la rue à devenir un citoyen actif, ils restent attachés à la demande de participation à la vie publique et sont prêts à en supporter le coût relatif en termes d'efforts et d'information pour se réapproprier l'exercice du pouvoir dont ce citoyen est théoriquement titulaire.

De ce point de vue, le populisme s'oppose à la mentalité typique de l'autoritarisme qui, elle, privilégie la diffusion d'une apathie de masse pour laisser le champ libre aux gouvernants. On peut donc y voir une forme extrême de démocratie, dans la mesure où « il essaie de maintenir entre les mains des citoyens le plus de pouvoir possible [ce qui le rend] hostile aux délégations, aux partis et aux organisations intermédiaires »⁴⁹. C'est ce qui autorise à soutenir qu'il peut constituer « une ressource, un moment de recherche, un coup de fouet énergétique pour des systèmes politiques en proie à une crise croissante de représentativité, désormais toujours plus incapables de susciter la moindre passion ou émotion et toujours plus perçus comme froids et distants par rapport à la vie réelle des gens », et aussi à considérer le populisme comme une réaction inévitable face à « la régression objective dans un sens oligarchique et bureaucratique des régimes politiques démocratiques-représentatifs contemporains » et au déficit de légitimité démocratique de nombreux organismes publics⁵⁰.

Des préoccupations du même genre, concernant les risques de divorce entre l'opinion publique et les institutions ou d'enfermement de la classe politique dans une logique de compromis oligarchique, ont cependant inspiré aussi des jugements de nature opposée, qui condamnent le populisme comme un « phénomène hautement régressif, typique d'une situation de sous-développement économique et culturelle [...] une simple réaction à la modernité »⁵¹. Ces différences de points de vue ne sont paradoxales qu'en apparence, car les potentialités démocratiques du populisme sont toujours conditionnées par le moment historique dans lesquelles celui-ci apparaît et par le type d'*establishment* auquel il s'oppose, en sorte qu'il peut se montrer compatible avec un cadre institutionnel libéral (quand il réclame une meilleure et plus juste représentation) ou au contraire s'y opposer (quand il propose de

⁴⁸ Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste*, cit., p. 25.

⁴⁹ Mario G. Losano, « Peronismo e giustizialismo : significati diversi in Italia e in Sudamerica », *Teoria politica*, vol. XIX, no. 1, 2003, p. 6.

⁵⁰ Alessandro Campi, « Populismo: oltre gli stereotipi », *Ideazione*, vol. VII, no. 2, mars-avril 2000, pp. 29-30.

⁵¹ Nicola Matteucci, *Dal populismo...cit.*, pp. 5, 79.

dépasser la représentation pour mettre en place une forme de pouvoir populaire plus authentique). Du point de vue de ses préférences idéales, le populisme exprime quand même une méfiance marquée à l'égard du pluralisme, qu'il considère dans de nombreux cas comme « une pathologie à soigner plus que comme la condition physiologique d'une société moderne »⁵², même s'il le tolère, habituellement, comme une imperfection inévitable de la société contemporaine, tout en cherchant à en limiter les manifestations au domaine politique, et surtout électoral, et à éviter sa propagation au sein de la société dans un sens excessivement individualiste, qui pourrait saper à la base le sentiment de solidarité indispensable à l'unité organique du peuple.

La méfiance vis-à-vis du pluralisme, des institutions et de la bureaucratie a toujours rendu problématique, pour la science politique, la définition d'une nette ligne de démarcation entre le populisme et la démocratie. Si Peter Worsley soutenait déjà, lors du colloque de Londres de 1967, que le populisme n'était en lui-même ni démocratique ni antidémocratique, mais qu'en raison de sa propension à privilégier la participation directe des citoyens à la gestion de la communauté, on devait au moins le considérer comme compatible avec la démocratie⁵³, les considérations exprimées par la suite par la majorité des chercheurs ont confirmé l'ambivalence de la question. Mény et Surel affirment que le populisme se caractérise comme un « pari sur les aspirations démocratiques » et le considèrent comme à la fois proche de la démocratie par son idéal de référence – la souveraineté populaire –, mais éloigné d'elle par les différentes significations qu'il lui assigne. Ce qui, à leur avis, sépare le plus nettement les populistes de l'incarnation moderne des idéaux démocratiques, ou de la polyarchie libérale, ce sont les différences d'interprétation du principe de représentation qui, dans le cas du populisme, repose sur le postulat d'une homologie, d'une similitude ou d'une proximité entre représentants et représentés, tandis que, dans l'optique libérale, c'est l'autonomie de jugement et d'action des premiers par rapport aux seconds qui se trouve valorisée ; cette différence non négligeable n'amène cependant pas le populisme à s'opposer frontalement à la démocratie libérale, mais plutôt à en incarner une composante critique et dissidente⁵⁴.

Margaret Canovan exprime une opinion analogue quand elle écrit que « le populisme est une ombre projetée par la démocratie elle-même », qu'« il la porte avec elle » et qu'il en reproduit donc le profil, même si c'est avec des traits déformés par la perspective⁵⁵. Le populisme est donc un défi lancé à la

⁵² Loris Zanatta, « Il populismo...cit. », p. 71.

⁵³ Peter Worsley, « The Concept of Populism », cit., pp. 246-247.

⁵⁴ Voir Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple...* cit., pp. 32-33 et 69-75.

⁵⁵ Voir Margaret Canovan, « Trust the People! Populism and the Two Faces of Democracy », *Political Studies*, vol. XLVII, no. 3, 1999, pp. 2-16 ; *Idem*, « Il populismo come l'ombra della democrazia », cit., p. 47.

démocratie sur son propre terrain, au nom de la confiscation du pouvoir par les élites, qui se cachent derrière le « bluff » d'« un système dans lequel on permet au peuple de voter, mais où le pouvoir réel est exercé de loin par une *élite* plus libérale et plus éclairée », et où la souveraineté populaire n'est qu'un « mensonge nécessaire », un « subterfuge élaboré » soutenu par de « fausses promesses »⁵⁶. Dans ces conditions, les mouvements populistes profitent de l'écart qui se creuse systématiquement, au quotidien, entre les deux aspects de la démocratie, le visage « rédempteur », qui, en se rattachant aux théorisations idéalisées de cette forme de gouvernement, proclame la supériorité de la volonté populaire par rapport à toute contrainte institutionnelle, et le visage « pragmatique », qui vise tout simplement à résoudre des problèmes pratiques et, pour ce faire, encourage les compromis et les médiations, empêchant la *vox populi* de l'emporter sur les louches agissements des politiciens⁵⁷.

Le populisme apparaît dans cette interprétation comme une projection des prémisses idéales de la théorie démocratique, tendant à dépasser les institutions pour réaffirmer que seul le respect de la volonté effective des citoyens légitime le pouvoir de ceux qui se sont vus assigner la mission d'en représenter les demandes. Mais si, par certains de ses aspects, le populisme est l'« ombre » de la démocratie, par d'autres il peut aussi en représenter le « spectre », c'est-à-dire un fantôme qui le hante et qui l'obsède. C'est ainsi que le définit Benjamin Arditì en le désignant, conformément à un jugement devenu courant, comme « une possibilité incluse dans la pratique moderne de la démocratie » qui peut se manifester sous trois formes distinctes : comme *audience democracy*, c'est-à-dire comme confiance accordée à une personnalité promue et popularisée par des mécanismes médiatiques et non institutionnels ; comme mode de participation à la vie publique non conforme aux normes en vigueur ; et comme méfiance envers des procédures institutionnelles qui peuvent conduire à l'acceptation purement discrétionnaire des décisions de la loi. Du fait de la confusion dans laquelle elles se présentent, ces tendances peuvent alimenter de nouvelles formes de mobilisation et d'organisation de l'opinion publique, avec des effets positifs de rééquilibrage du déficit croissant de transparence et de légitimité de la politique des élites⁵⁸, faisant ainsi du populisme une sorte de « périphérie intérieure de la politique démocratique »,

⁵⁶ Margaret Canovan, « Il populismo come l'ombra della democrazia », cit., pp. 49-50.

⁵⁷ Voir *Idem*, « Trust the People!...cit. ». La distinction entre ces deux visages de la démocratie renvoie à celle entre « politique de la foi » et « politique du scepticisme » proposée par Michael Oakeshott, *Rationalism in Politics and Other Essays*, Methuen, London 1962.

⁵⁸ Voir sur ce point Jack Hayward, « The Populist Challenge to Elitist Democracy in Europe », in *Idem* (éd.), *Elitism, Populism, and European Politics*, Clarendon Press, Oxford 1996, pp. 10-32.

mais aussi contribuer à diffuser auprès des masses certaines propensions autoritaires⁵⁹.

Conclusion

Qu'elle constitue un stimulus ou une menace, il reste cependant indéniable que la mentalité populiste trouve dans la démocratie un terrain d'épanouissement fertile, ce qui confirme l'hypothèse que « partout où il y a de la politique représentative, [le populisme] est omniprésent comme mouvement potentiel ou comme système d'idées prêt à être proposé par des mouvements politiques »⁶⁰. En d'autres termes, celui qui rassemble toutes les données du problème est capable de mesurer l'extension empirique, aujourd'hui assez large, du phénomène que nous avons étudié. En donnant la possibilité de vérifier dans quelle mesure cette omniprésence potentielle s'est concrètement matérialisée dans les politiques démocratiques actuelles, tout en démentant la prétendue (et surévaluée) impalpabilité abstraite du concept de populisme, la science politique offre finalement l'occasion de se libérer du « complexe de Cendrillon » qui paralyse le chercheur confronté à cet objet d'étude trop longtemps tenu pour mystérieux. Afin d'atteindre ce but, il faut saisir correctement l'essence du phénomène, c'est-à-dire, pour revenir à la métaphore créée par Isaiah Berlin, disposer de la chaussure qui correspond effectivement à sa dimension. Ce qui nous amène, en conclusion de ce parcours de réflexion, à définir le populisme comme *la mentalité qui conçoit le peuple comme une totalité organique artificiellement divisée par des forces qui lui sont hostiles ; lui attribue des naturelles qualités éthiques ; oppose son réalisme, sa laboriosité et son intégrité à l'hypocrisie, à l'inefficacité et à la corruption des oligarchies politiques, économiques, sociales et culturelles ; et revendique sa primauté, en tant que source de légitimité du pouvoir, au-dessus de toute forme de représentation et de médiation*. En tant que prédisposition psychologique, cette mentalité peut s'exprimer à des différents degrés d'intensité et peut se manifester, dans un même sujet, d'une manière plus ou moins persistante.

⁵⁹ Voir Benjamin Arditi, « Populism as a Spectre of Democracy: A Response to Canovan », *Political Studies*, vol. LII, no. 1, 2004, pp. 140-143.

⁶⁰ Paul Taggart, *Populism*, cit., p. 10.